

# Sentir

L'affirmation de l'ego dans le « cogito, ergo sum » a de multiples échos. La formule a l'avantage de lier tout ensemble la pensée, le moi et l'existence, et les méditations qui y conduisent permettent d'affirmer l'autonomie du sujet. A l'instar du philosophe qui semble être soi sans personne, chacun peut trouver de quoi s'affirmer en son cœur, dans l'histoire et dans le monde. On revendique amplement cette liberté en pensée, où même douter est un confort, dans nos sociétés de l'individu.

L'idée est pourtant très répandue qu'« être cartésien », c'est être trop carré : on veut dire par là que la personne, pour les besoins de la rigueur, bascule dans l'abstrait. La raison résonne en soi, l'esprit se connaît alors en miroir plutôt que saisir le monde. Pour s'y mouvoir il est contraint d'observer la droiture la plus stricte : ne pas se perdre, aller tout droit. En plus de risquer la psychorigidité, il se coupe ainsi de la nature. Le premier acte du cogito consiste d'ailleurs à évacuer le monde : l'ego n'est-il pas alors un petit être rabougri qui n'existe que chaque fois qu'il se convoque ? Une racine déracinée ?

C'est vrai que la science instrumentale qui en naît, celle qui voulait justement rendre l'ego « comme maître et possesseur de la nature », propose une méthode pour ne pas en rester au niveau du sujet et, bien plutôt, aller vers le monde. Le problème c'est qu'il s'agit de se défier de ce qu'on sent : pour connaître le monde, il faut installer une

médiation à ce qu'on sent, à nos intuitions, à nos hypothèses. Or s'il s'agit de ne pas se faire confiance en ce qu'on est des êtres sentant, on risque fort de consacrer une scission d'avec la nature qui s'exprime ainsi en nous.

La séparation du corps et de l'esprit nous a effectivement coupés des éléments. Nous sommes graduellement parvenus à vivre dans le virtuel. La connaissance scientifique, qui passe par la preuve donnée aux autres hommes, a institué une société comme un surmonde. Il semble dès lors nécessaire, pour exister et le comprendre, de rendre priorité au monde. Au moins, con-naître de façon nouvelle : renaître à lui et renaître à soi comme être sentant. Plus qu'aller par delà l'ego institué en principe premier, il faut aller en deçà de l'ego.

Ceci nécessite d'accepter un hors le soi, même en soi-même, contre l'ego maître en soi-même, puis « maître et possesseur de la nature ». Il faut aussi renoncer à l'obsession de la mesure ou du perfectionnisme, à l'optimisation de l'action technique ou l'idéologie du toujours plus dans lesquelles nous baignons. C'est beaucoup mais il semble que la chose ne soit pas perdue d'avance. Il y a en effet en nous une faculté adéquate pour retrouver le monde : sentir. Je crois que cet espoir de connexion subsiste dans notre langage.

« Sentir », c'est en effet percevoir avec le nez, capter odeurs et effluves. Le terme nomme les autres sensations (voir, toucher, écouter, goûter), et l'acte désigné comporte chaque fois une certaine évanescence. Or l'objet se donne de même dans une sorte de flou, ne propose plus de limites strictes comme celles que distingue la science. L'avantage de cette zone du sentir, c'est donc qu'elle propose une interface avec le monde. Sentir a ainsi l'intérêt de ne jamais déconnecter un objet de son environnement tout en proposant de le connaître.

Qui plus est sentir concerne autant le corps que l'esprit. La jonction se fait par le sentiment. Celui-ci n'est pas toujours objectif, loin s'en faut, mais il est une voie de connaissance. Il permet de pressentir ce qui va advenir. On retrouve l'expression « avoir du

nez ». Une telle connaissance ne peut remplacer la science, mais on ne saurait nier que dans nos vies intimes nous sentons des choses qui s'avèrent effectives. Si nous avons bien du mal à les exprimer, c'est que nous redoutons de les soumettre à la critique (surtout si on a un statut à défendre) d'une époque scientifique.

Comment ne pas laisser les sciences évacuer cette extraordinaire capacité de connaître le monde ? Comment empêcher les sciences d'extraire le sentir du domaine de la connaissance ? On ne peut nier que les intuitions soient puissantes. Dans l'idée qu'on apprend au plus profond en sentant, je propose de leur redonner un statut cognitif. Ceci requiert de recomprendre l'expérience au-delà de l'*expérimentation* comme épreuve du sentir. Il faut éviter de rejeter ce qui dérange la pensée, ce dont elle peut douter.



Le poids de l'histoire cartésienne sur nos constitutions n'est certes pas négligeable. Il faut accepter une lourde transformation et assumer certaines implications identitaires. Par exemple, renoncer à l'idée que nous soyons des individus aux contours stricts, ce qui nécessite d'aller contre cette pression sociale qui dit aujourd'hui : un individu tu seras, position tu prendras. C'est laisser toute sa place à une façon de s'exister soi-même qui soit plus ouverte.

Sentir requiert également d'arrêter d'agir sous le coup de la fuite pour s'affronter à nos peurs profondes. Il s'agit en l'occurrence de suspendre les incessantes relations avec les autres hommes pour ne plus chercher à prouver quelque virilité que ce soit, et plutôt s'affronter à la peur d'être une femme. Sentir requiert d'accepter une certaine passivité, ce qui revient peut-être à, assumer la féminité.

M'est avis qu'il faut profiter de la crise de l'identité masculine. La féminité suinte de partout dans cette mécanique qu'avaient voulu créer les hommes. Or le jeu est devenu trop important. Deux

solutions : ou bien ils tentent de densifier l'huile, demandent consistance à la femme, ce qui revient finalement à la faire devenir homme, ou bien ils changent l'édifice. Devant la difficulté de la tâche, il est probable qu'on ira vers l'autre voie : accepter sa propre fluidité, contre les réflexes de droiture que la tradition nous a laissés.

Il ne s'agit surtout pas, néanmoins, de basculer dans une nouvelle religion du sentir. Celui-ci s'impose, sous l'influence de la féminité grandissante, comme une base existentielle. Il meut vite en principe moral, voire en mot d'ordre : tout ce qui est senti est bon en tant qu'il est expérimenté par le canal du sentir. Je ne donne pas de sens à l'altérité de celui que « je ne sens pas », « ne peux pas sentir » ou « piffer », ce qui justifie que je le juge. Le problème, c'est que le sentir peut s'exprimer sans responsabilité quant aux conséquences. Il faut bannir tout sentir aveugle. C'est refuser la proposition de ceux qui veulent refonder la connaissance sur le « bon sens » ou le « sens commun ». Car une religion du sentir consacrerait, in fine, une nouvelle séparation de la science et du sentir.



Il est nécessaire d'élaborer une méthode du sentir, réussir la mutation du doute méthodique au sentir méthodique. C'est miser sur un autre mode de connaissance en acceptant de le mettre à l'épreuve des tests des scientifiques ou des objections des philosophes. Il s'agit d'ailleurs de sentir au milieu d'éléments cognitifs et culturels autant que sensibles. L'avantage certes, c'est qu'une réception est envisageable pour tout le monde, spécialistes et non spécialistes, en dehors des problèmes d'ouverture et de curiosité : sentir est peut-être l'interface du monde du sens et du monde des gens.

Sentir peut être utile au contrôle de la science elle-même. En parlant son langage, on pourrait dire qu'en tant qu'intuition, c'est une épreuve pour la science elle-même. La fulgurance initiale de ce qu'on appelle l'intuition deviendrait seconde et laisserait place à la prise de

recul. C'est en effet le recul du temps qui permet de relativiser les résultats de la science instrumentale : peut-être peut-on l'anticiper dans le sentir. Dans cette perspective, les résultats de la science deviendraient eux-mêmes hypothétiques. Ceci pourrait aller contre l'illusion argumentaire comme échange d'arguments qui visent à assurer une position qui n'a plus d'intérêt pour l'incertitude. Sentir deviendrait un canal d'accueil du monde auquel on confronte les résultats.

Le plus grand problème, c'est celui du langage. Toute la difficulté est d'écrire un texte qui fasse sentir, plus que le sentiment du sentant, cette interface avec le monde qu'était l'acte sensitif. Car si les mots sont en eux-mêmes continuation du sentir, les récepteurs ne sentent pas nécessairement ce qui du monde est contenu dans le senti. Comment retranscrire le sentir par le langage ? Il y a certes la métaphore et la musique, et on peut imaginer que certaines langues soient plus riches en vocabulaire. Mais nous voudrions rapporter cela au domaine du savoir.

Il nous faut remarquer à ce point que quelque chose de l'ordre de la pensée appartient déjà à l'expérience. Car sinon, comment pourrions-nous en dire quoique ce soit ? Le langage supplée au manque de déterminations du sentir, la pensivité de l'œil est dépliée dans le langage (Bailly). L'animal est à l'inverse désarmant dans le fait que, chez lui, le langage ne supplée aucunement à ce manque : face au regard qui regarde, je suis face à une force inconnue, il y a un monde derrière. Ecrire le sentir consiste en ce sens à redécouvrir pleinement ce qu'est une expérience sensible pour y trouver l'amorce d'un langage.